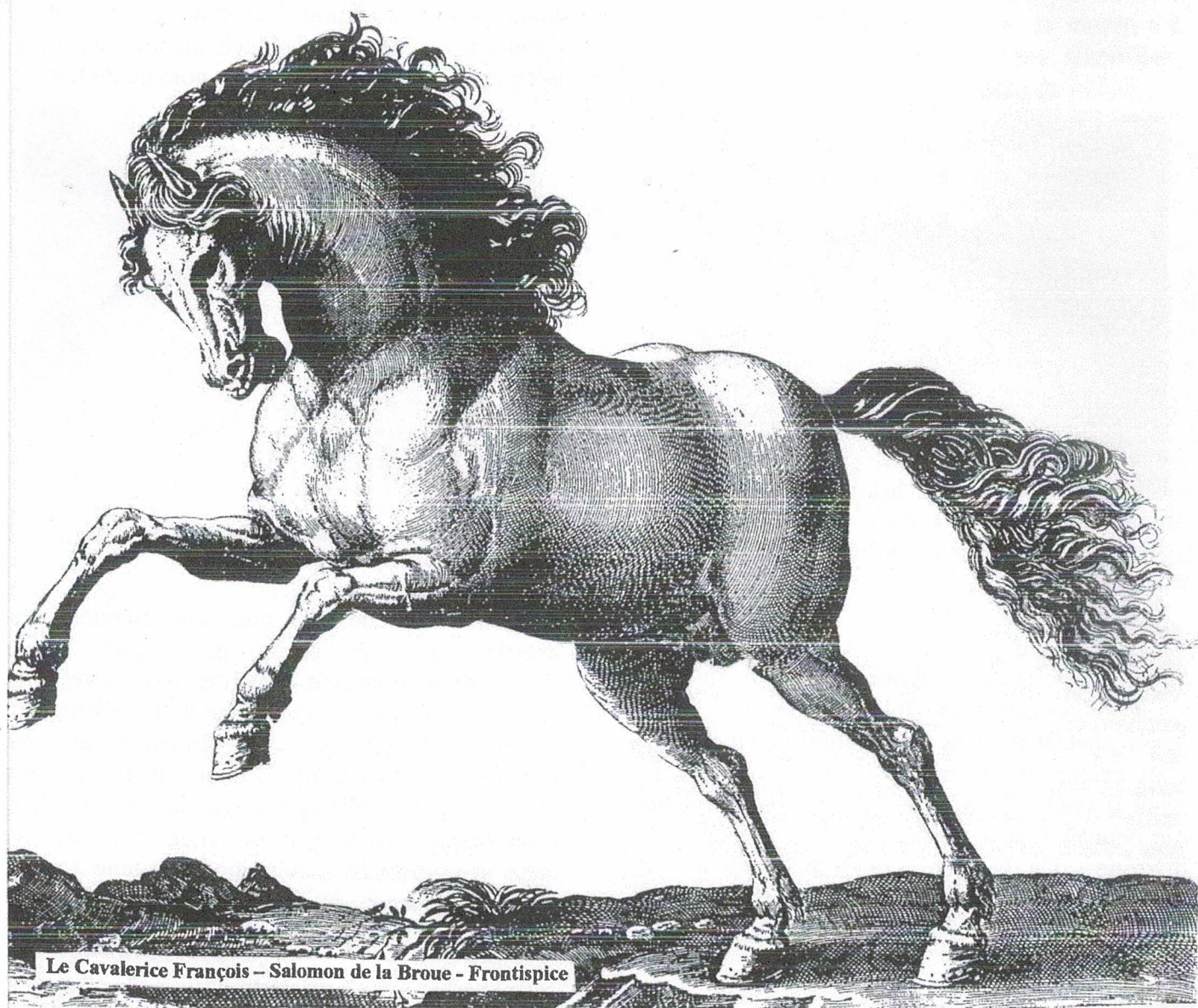


Guy Dodanthun

[Handwritten signature]

Regards sur l'Etrier
et
l'Equitation Parisienne
de
1895 à 1970



Le Cavalier François - Salomon de la Broue - Frontispice

Neuilly-sur-Seine, Mai 2004

En 1971, la SOCIÉTÉ EQUESTRE DE L'ÉTRIER inaugura ses nouvelles installations de la Porte de Madrid, au Bois de Boulogne. C'était un nouveau départ pour la vieille association fondée en 1895, c'était aussi, pour elle et l'équitation parisienne en général, la fin d'une époque qui va faire l'objet des lignes qui suivent.

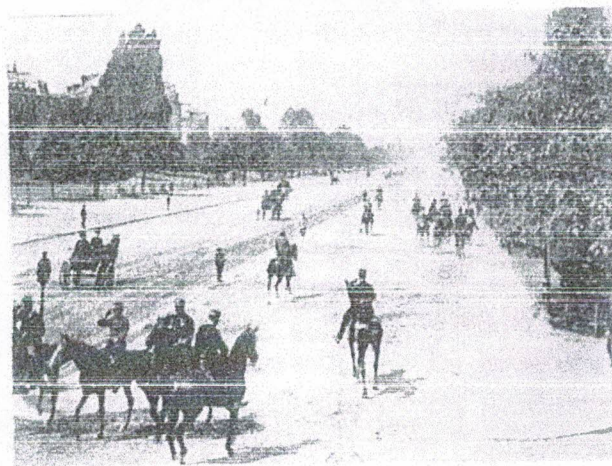
Le 30 mars 1895, la première Assemblée de l'Étrier, sous la présidence du comte Maurice de Cossé-Brissac (1846-1910), eut lieu à Paris, rue Chalgrin, dans les salons du manège de Jules-Théodore Pellier (1830-1904). Celui-ci était le dernier représentant d'une longue lignée d'écuyers. Le premier, Louis, avait été écuyer à la Petite Ecurie de Versailles sous Louis XV et Louis XVI. Le père de Jules-Théodore, Jules-Charles avait été l'associé de François Baucher, dont il avait vulgarisé la méthode.

Le manège de la rue Chalgrin avait été ouvert en 1893, il prenait la suite de deux autres manèges de Jules-Théodore, dont le premier datait de 1862. Il était fort bien placé : la rue Chalgrin se situait au début de l'avenue du Bois (future avenue Foch), à proximité immédiate des Champs-Élysées sur lesquels, pendant longtemps, on put galoper de la place de la Concorde jusqu'à l'Étoile et poursuivre ensuite jusqu'au Bois de Boulogne. Autre avantage, les nouveaux quartiers autour des Champs-Élysées et de l'Étoile comprenaient nombre d'hôtels particuliers et autres immeubles, où commençaient à habiter des familles traditionnellement cavalières. Il y avait là une clientèle qui ne pouvait qu'être séduite par les écuries somptueuses et le luxe du manège.

Dans cette clientèle, les cavaliers constituaient naturellement la majorité des élèves, mais bientôt les cavalières affluèrent. Jules-Théodore, en effet, s'était spécialisé dans l'équitation féminine qui alors excluait toute monte à califourchon. Très jeune, il avait assisté à côté de son père aux leçons que donnait François Baucher à de tumultueuses amazones. De là, date vraisemblablement son attachement pour cette équitation particulière. Symptomatique à cet égard est l'hommage que,

dans son ouvrage « La Selle et le Costume de l'Amazone », Jules-Théodore fait à ses disciples féminines « qui ont rendu si facile et si agréable l'exercice de sa profession ».

Jules-Théodore était un gentleman. Son enseignement s'en ressentait : courtois et fort classique, il était bauchérisant (ramener, flexions d'encolure, etc.) pour les élèves les plus doués. Mais, pour l'équitation d'extérieur, la monte « à l'anglaise » avec ses harnachements simplifiés, avait été adoptée sans honte. Le nom de Pellier



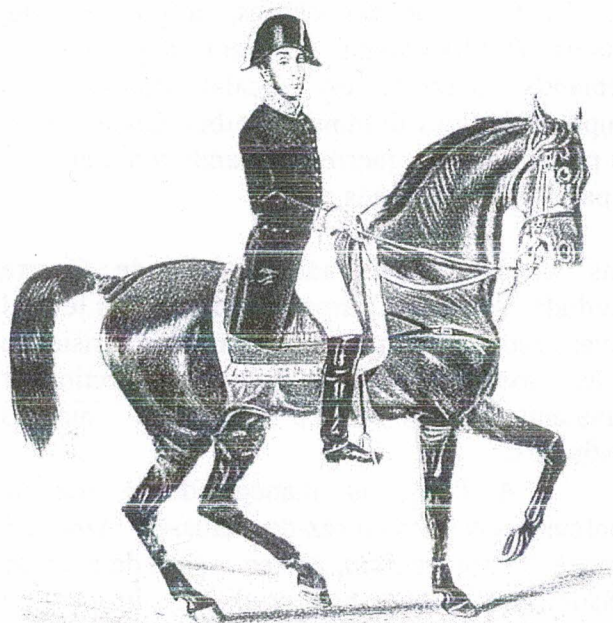
L'avenue du Bois en 1900
Au débouché de la rue Chalgrin

BN

était un attrait de plus pour une clientèle très avertie : il représentait plus d'un siècle d'équitation française, des derniers fastes des écuries royales au psychodrame de la controverse Baucher-d'Aure, vécu avec intensité par les milieux équestres français, quelques années plus tôt. Tout cela explique que le manège « Pellier fils » fut devenu, à la fin du XIX^{ème} siècle, une quasi institution de l'équitation parisienne. C'était aussi le manège attitré de l'aristocratie d'où viendront pendant très longtemps les membres de

X AF → Réédité chez JM Place.

l'Etrier. Les relations de Maurice de Cossé-Brissac avec Jules-Théodore étaient anciennes. Il avait écrit la préface de l'ouvrage de l'écuyer : « Le Langage Equestre » paru en 1889 où il est question entre autres de l'équitation féminine. Dans cette préface, le futur Président fondateur de l'Etrier soulignait que « Tout ce qui concerne la femme y est décrit avec soin, prévenance et disons-le avec la plus minutieuse galanterie, on comprend, en lisant ces charmants et délicats passages, pourquoi tant de femmes ont tenu à recevoir ses conseils et pourquoi l'œil d'un connaisseur reconnaîtra sans erreur telle femme qui peut se dire élève de Monsieur Pellier ». A la lecture de ce compliment, plus de cent ans après, il est évident que Cossé-Brissac était prédestiné à devenir le Président d'un cercle où l'élément féminin serait un jour prépondérant.

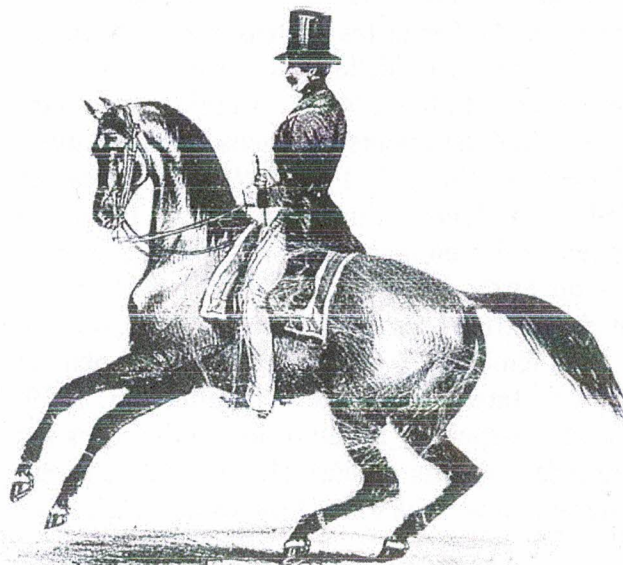


Antoine Cartier d'Aure (1789-1863)
sur Le Cerf

Pour en terminer avec le manège Pellier, l'honnêteté veut qu'on rappelle qu'il n'était pas qu'un manège mondain. On y travaillait sérieusement, voire durement pour les débutants, mais c'était l'usage. Dans son « Anthologie de la Littérature Equestre », Paul Morand écrit que : « les jours ne reviendront plus où nous apprenions à monter avec justesse, après avoir pilé du poivre pendant trois années, des années de furoncles et de courbatures, au manège Pellier, rue Chalgrin, enseignés par des écuyers en chapeau haut de forme et en habit noir ».

Il apparaît, par tout ce qui précède, que l'Etrier, dès sa fondation, se rattachait à la tradition équestre française. Dès le début, ce rattachement aux origines fut soigneusement entretenu grâce à

des activités et des manifestations diverses : reprises de différents niveaux, reconstitutions



François Baucher (1796-1873)
sur Partisan

historiques, présentations, le sommet étant atteint lors des « fêtes au manège » qui duraient deux jours, dans un manège « paré ». Tout cela fut facilité en 1906 par la construction, Porte Dauphine, d'un manège de dimensions appréciables pour le temps (30 x 15) dans un faux style normand à colombages, avec une tribune, une loge pour les musiciens et une poutraison ornée qu'on peut toujours admirer.

Mais, dans les mêmes années, à la fin du XIXème siècle, une révolution aussi importante que celle de Baucher dans le dressage était intervenue dans la monte à l'obstacle. Grâce au capitaine italien Frederico Caprilli, cette monte fut entièrement changée : avant, on sautait le buste droit ou en arrière, bien assis dans la selle ; après, on sauta le buste en avant, accompagnant l'allongement de l'encolure et soulageant l'arrière main. Cette nouvelle méthode rendait beaucoup plus aisé le saut et fut adoptée peu à peu par tous les cavaliers militaires et civils. Elle contribua à l'engouement croissant que connut le saut sous ses différentes formes. L'Etrier ne resta pas à l'écart d'une discipline qui allait être ainsi transformée et, dès 1903, organisa régulièrement concours hippiques, parcours variés, etc... Pour cette équitation d'extérieur, il put bénéficier, à partir de 1921, du terrain dit de Madrid, situé au Bois de Boulogne et qui commença à se hérissier de chandeliers, barres, etc...

Pour que l'Etrier maintienne l'équitation de qualité exigée par ses membres, il fallait des instructeurs de talent, bénévoles ou professionnels. Parmi les professionnels, la figure qui domine est celle du maître Armand Charpentier (1868-1948). Enseignant dans plusieurs établissements parisiens, il fut écuyer-professeur à l'Etrier de 1907 à 1948. Il forma des pléiades d'élèves dont plusieurs devinrent célèbres, et mit en main de nombreux chevaux. A partir de 1935, il dirigea la fameuse Reprise de Huit de l'Etrier, reprise de haute école exécutée par les membres du cercle et qui triompha au Concours International de Bruxelles en 1939. Armand Charpentier fit aussi des conférences sur les grands cavaliers et leurs chevaux. Elles furent réunies en un volume « Les Soirées de l'Etrier »,



Colonel Jousseume
Appuyer à gauche

passionnant et plein d'anecdotes. Armand Charpentier était surtout un dresseur hors pair. Citons ici le passage du livre d'André Monteilhet « Les Maîtres de l'Oeuvre Equestre », relatif à la présentation par Armand Charpentier de la jument Unotte lors de la fête au manège les 8 et 9 Juillet 1948 : « Les changements au pied au temps, les pirouettes au galop, un passage et un piaffer d'une précision horlogère stupéfièrent d'autant plus une assistance pourtant gâtée que la jument exécuta son travail, d'un bout à l'autre, la tête basse presque à la hauteur des genoux. Mais lorsque Mademoiselle Thion de la Chaume vint au milieu de la piste remettre au cavalier une énorme gerbe de roses rouges nouées du bleu et blanc de l'Etrier, nul ne pensait que le destin faisait de ce gala une représentation d'adieu ». En effet,

Armand Charpentier mourut en décembre de la même année.

Rétrospectivement, on ne peut être qu'admiratif devant une présentation aussi parfaite, trois ans seulement après la Seconde Guerre Mondiale et une occupation militaire de quatre années. Celle-ci avait réduit naturellement les activités équestres civiles à Paris. Il ne restait pour les cavaliers parisiens que quelques chevaux, pas très bons dans l'ensemble, difficiles à trouver, encore plus difficiles à nourrir. Mais, on pouvait encore passer des examens et organiser des petites compétitions. De temps en temps, la Garde Républicaine devenue Garde de Paris, qui avait gardé ses armes et ses chevaux, prêtait son concours. Surtout, il avait fallu partager avec l'Armée Allemande manèges, écuries, carrières, etc... Juste retour des choses, la guerre finie, certains établissements reçurent des chevaux allemands (souvent ex-français) capturés, en compensation des dommages subis. Quelquefois, des prisonniers de guerre allemands remplacèrent les palefreniers devenus rares.

Dans les années suivant la Seconde Guerre Mondiale, Armand Charpentier ne fut pas le seul écuyer renommé à enseigner en région parisienne où les cavaliers désireux de se perfectionner pouvaient choisir entre plusieurs maîtres prestigieux.

A Paris, au manège de la rue de Montevideo (écuries au rez-de-chaussée, manège à l'étage), Victor Laurent, ancien maître de manège à Saumur, d'une grande érudition, dirigeait la Reprise de Sept Heures, ainsi nommée parce qu'elle avait lieu une fois par semaine à sept heures du matin. Elle était animée par une cavalière connue, Madame Fabius. Victor Laurent a laissé un ouvrage : « La Reprise de Sept Heures » qui résume son enseignement. A Neuilly, au manège de la rue de la Ferme, il y eut quelque temps le commandant Licart, ancien du Cadre Noir et auteur d'un grand nombre d'ouvrages équestres. Son fils lui succéda.

Au Cercle Hippique de Chantilly, dans l'impressionnant manège des Grandes Ecuries des Bourbon-Condé, officiait le colonel Jousseume (1894-1961), auréolé de ses victoires en dressage aux Jeux Olympiques de Londres (1948) et d'Helsinki (1952) sur son cheval Harpagon. Jousseume était très connu à l'Etrier. En 1933, lors de la fête au manège, jeune capitaine

d'artillerie, il fit une entrée remarquée dans un trot impeccable face à la tribune, sur sa jument Sorella avec laquelle il avait brillé aux Jeux Olympiques de Los Angeles en 1932. En 1935, Jousseau remporta aussi le premier prix de haute école de l'Etrier. Il laisse un ouvrage « Dressage » dont le titre se suffit à lui-même et d'une grande clarté.

Pourtant, le rebond de l'équitation parisienne après la Seconde Guerre Mondiale était un chant du cygne. En effet, depuis longtemps, les chevaux à Paris étaient menacés. Les chevaux de trait disparurent les premiers. En 1900, ils étaient un peu moins de 100.000, en 1950, il n'en restait pratiquement aucun. Ils n'avaient pas résisté à l'automobile et aux nouveaux moyens de transport en commun.



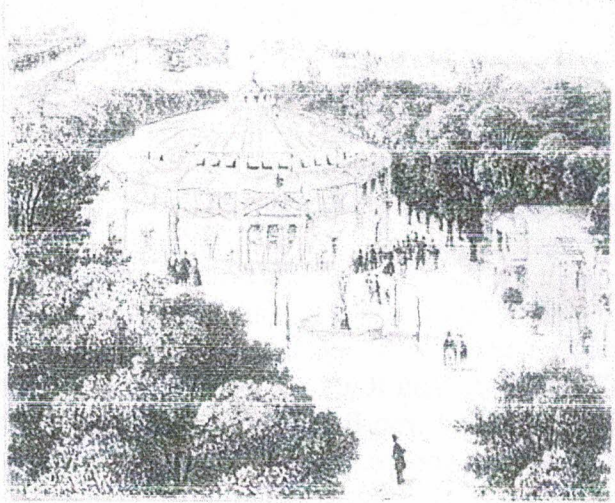
Monte Caprilli
Elle s'est imposée naturellement

Mais il n'était pas obligatoire que la disparition des chevaux de trait fût accompagnée de celle des chevaux de selle. Après tout, contrairement à leurs camarades besogneux, c'étaient des chevaux de loisir dont on avait toujours besoin. Cependant, eux aussi disparurent peu à peu de la capitale pour diverses raisons. Il y eut d'abord les grandes opérations d'urbanisme commencées dès le début du XIXème siècle et qui aboutirent à la démolition de manèges et d'écuries. Il y eut ensuite plus simplement le mouvement irrésistible qui poussa les cavaliers et leurs chevaux à s'installer à l'Ouest, à proximité du Bois de Boulogne et de ses facilités. Il n'y eut jamais la même attirance pour l'Est et le Bois de Vincennes.

Sous le Ier Empire, le percement de la rue de Rivoli, le long du Louvre et des Tuileries, entraîna la démolition du Manège Royal où François Robichon de La Guérinière avait donné entre 1730 et 1751 l'immortelle « leçon de l'épaule en dedans ». Le lieu était devenu par la suite le siège des premières assemblées révolutionnaires. Louis

XVI s'y était réfugié le 10 août 1792, plus tard, il y fut jugé et condamné.

A partir du Second Empire, commencèrent une série d'opérations touchant des quartiers entiers et qui se poursuivirent jusqu'en 1914, à peine interrompues par la Guerre de 1870. Il en résulta de très nombreuses destructions ou fermetures de manèges, ceux notamment situés rue de Ponthieu, rue de la Boétie, rue de la Grange Batelière, rue du Faubourg Saint Martin où Jules-Charles Pellier avait été l'associé de Baucher. Disparurent aussi divers petits cirques. Entre 1902 et 1908, au Rond-Point des Champs Elysées, fut démoli le Cirque d'Eté, vaste rotonde en pierre construite sous Louis-Philippe et où, pendant plus de cinquante ans, eurent lieu des spectacles pas seulement équestres, quelquefois extraordinaires. Des amazones étourdissantes y séduisirent des publics en délire. C'est là aussi qu'en 1842, la lutte entre les partisans de Baucher et ceux du comte d'Aure fut à son paroxysme et que, après une nouvelle bataille d'Hernani, le premier finit par triompher en présentant, soumis, l'indomptable Géricault, au cours de la soirée la plus folle de l'histoire de l'équitation française. Avant 1914, ferma également rue Duphot, près de la Madeleine, le manège Duphot. Depuis 1826, il était la propriété d'une vieille famille de maîtres de manège, les Duchon d'Engenières. Antoine d'Aure le dirigea quelques années vers 1830. Des hippodromes (théâtres équestres à l'époque), situés dans des endroits maintenant très urbains n'eurent qu'une vie éphémère et furent également démolis.



Le Cirque d'Eté en 1850
Baucher y triompha BN

Au début du XXème siècle, les Champs Elysées, désormais bordés de grands immeubles du Rond-Point à l'Etoile, avaient perdu leur caractère champêtre et on n'y galopait plus sur les contre-

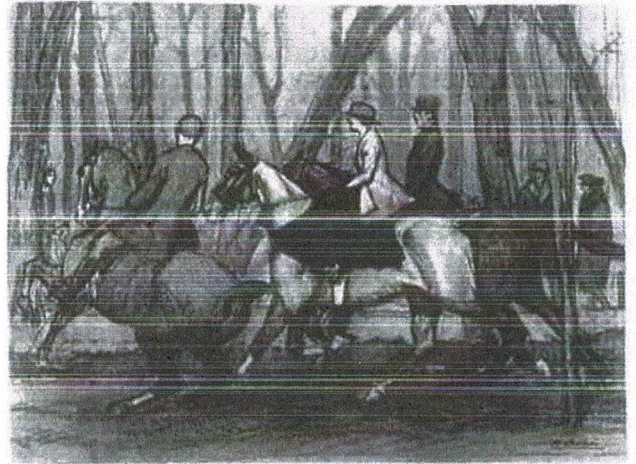
allées. Mais sur l'avenue du Bois, restée « cavalière » sur le côté droit à partir de l'Etoile, se fixaient toujours rendez-vous les cavaliers voulant faire la promenade classique : « le tour des lacs ». Au début de l'avenue, au débouché de la rue Chalgrin, était installé un « montoir » fort utile aux vétérans. On pouvait aussi circuler à cheval dans d'autres endroits. Ainsi, il était possible de faire le tour de l'Arc de Triomphe sur une piste circulaire. Un itinéraire existait également, permettant à partir du Bois de rejoindre la Place de la Concorde. Pour cela, il fallait emprunter le terre plein central d'avenues devenues plus tard : Henri Martin, Georges Mandel, Président Wilson, et enfin la piste située sur le Cours Albert Ier et le Cours la Reine. De même, à partir du Trocadéro, en prenant le pont d'Iéna, il était possible de chevaucher jusqu'au Champ de Mars et à l'Ecole Militaire. Tout cela disparut vers 1950.



Promenade en famille vers 1925
Aquarelle par Pierre Dubot
Archives Brame et Lorenceau

Après la Guerre de 1914-1918 dont beaucoup de cavaliers ne revinrent pas, les manèges parisiens, mis en sommeil pendant le conflit, reprirent rapidement leurs activités. Jusqu'en 1939, ils purent, dans l'ensemble, prospérer tranquillement. Ils n'étaient plus menacés par une pression immobilière devenue bien faible. Rares furent les nouvelles constructions, entre les deux guerres, dans Paris intra muros. Cependant, il y eut encore quelques fermetures : celle du si réputé manège Pellier fils, devenu Raux en 1902, et celle du très sélect Tattersall, rue Beaujon, où étaient exposés les chevaux à vendre. Le Tattersall comprenait un beau manège où l'Etrier donna ses premières fêtes avant de disposer de son proche manège. La fermeture de ces deux établissements particuliers était inévitable, ils ne répondaient plus aux besoins de la société équestre parisienne devenue moins nombreuse et moins éprise de luxe. Ferma

aussi le curieux cirque Molier, rue de Bénouville, où les emplois : clowns, écuyers, écuyères, étaient tenus parfois par des gens du monde.



Promenade au Bois vers 1925
Aquarelle par Pierre Dubot
Archives Brame et Lorenceau

Pour la plupart, les manèges survivants étaient situés à l'ouest de Paris, à Boulogne ou à Neuilly, non loin du Bois, ce qui était bien pratique pour les promenades et les parcours variés. Certains audacieux poussaient même leurs cavaliers jusqu'au Parc de Saint-Cloud en suivant la Seine qu'ils leur faisait ensuite traverser. Un seul manège était alors resté au centre de Paris : le manège du Panthéon, rue Lhomond, sur la Montagne Sainte-Geneviève, appartenant aussi aux Duchon. La clientèle y était variée, elle compta de nombreux universitaires et de futurs hommes de lettres. Certains d'entre eux (La Varenne, Paul Vialar, François Nourissier) évoqueront dans leurs ouvrages le vieux manège. Celui-ci s'enorgueillait de compter parmi ses clients les Grandes Ecoles voisines : Ecole Polytechnique, Ecole Normale Supérieure, Institut Agronomique, qui avaient leurs reprises réservées.

En définitive, l'Entre deux Guerres fut pour l'équitation parisienne une époque heureuse, ce fut le cas pour l'Etrier, mais aussi pour d'autres associations du même genre. C'était le cas aussi pour l'équitation française en général dont les succès dans toutes les disciplines, en France, à l'étranger, aux Jeux Olympiques, ne purent que confirmer les cavaliers français dans leurs convictions.

Durant cette période, les tendances, déjà constatées avant 1914, s'accrochèrent : si l'équitation au manège restait longue et contraignante, l'équitation d'extérieur continua de se développer. La vogue des concours hippiques,

où la monte Caprilli triomphait, se poursuivit. Pour ces concours, le terrain de l'Etrier était très demandé. Signe des temps, le championnat du cheval d'armes ou « military » finit par s'appeler « concours complet d'équitation ». Les cavaliers civils purent enfin y participer.

Les tenues d'équitation changèrent. Chez les cavaliers, la redingote disparut au bénéfice de la veste « pied de poule » longue et cintrée, le haut de forme fut remplacé par le melon, le feutre ou la bombe. Pour les culottes, la mode fut aux culottes Saumur plus ou moins bouffantes, mais le jodhpur était très souvent porté par les hommes et par les femmes. Les cavalières continuèrent de monter en amazone mais il ne fut plus obligatoire de porter jupe noire et haut de forme. On admit les jupes de couleurs diverses et des coiffures plus modernes : melon, cronstadt, voire chapeau cloche. De toute façon, les jupes avaient raccourci et on vit même apparaître une jupe très courte dite en tablier, fort commode. Toutefois, de plus en plus de cavalières se mirent à monter à califourchon. Elles affermissaient ainsi leurs aides à droite et pouvaient trouver leur autonomie au montoir. Beaucoup cependant préféraient tendre leur jambe gauche à des cavaliers obligeants qui les soulevaient pour les aider à se mettre en selle. Au manège, tous portaient la veste noire, élèves comme instructeurs, mais ceux-ci avaient abandonné le haut de forme. A l'extérieur et à l'intérieur, les selles anglaises finirent par s'imposer. A l'obstacle, apparurent les selles aux quartiers avancés, avec taquets, dites selles Danloux, du nom du colonel, écuyer en chef du Cadre Noir, qui les avait inventées.

Tous ces changements se passèrent tranquillement, en particulier, la nouvelle monte à l'obstacle se généralisa sans discussions inutiles. On était loin des batailles acharnées d'Aure-Baucher du siècle précédent.

Après la Seconde Guerre Mondiale, si l'équitation parisienne était redevenue brillante, elle fut à nouveau très vite menacée par une pression immobilière devenue féroce à partir des années 1950. Les endroits où s'étaient réfugiés les manèges, le 16^{ème} arrondissement, Boulogne et Neuilly, devinrent très recherchés par les promoteurs et les marchands de biens. Pour un propriétaire de manège, il aurait fallu être un saint pour refuser des offres d'achat souvent mirobolantes. En une vingtaine d'années, disparurent ainsi :

dans le 16^{ème} arrondissement, les manèges de la rue de Passy, de la rue de Montevideo, de la rue Leroux, de la rue de la Faisanderie

à Boulogne : le manège de la rue Salomon Reinach

à Neuilly : rue de la Ferme, le très important manège (plus de 100 chevaux) appartenant à une famille d'origine anglaise, les Howlett, vestige de l'anglomanie qui régnait dans les milieux équestres

rue Jacques Dulud, le gigantesque Tattersall (plus de 100 chevaux sur deux étages, deux manèges) où des membres de l'Etrier avaient leurs chevaux

rue Chauveau, le manège Debut de Roseville, où un spécialiste, François Nadal, « mettait » les chevaux pour les spectacles dont le cheval gris pommelé, Capitán, utilisé par l'acteur Jean Marais. D'autres acteurs y apprirent des rudiments d'équitation nécessaires pour leurs rôles.

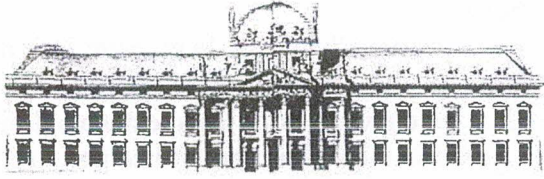
Disparurent également à Neuilly une dizaine de petits manèges ou d'écuries pour promenades ainsi que les dernières écuries particulières.

Quant au manège du Panthéon qui résistait depuis si longtemps, il avait fermé dès 1953, exproprié par la Ville de Paris. Sur son emplacement, fut percée la rue Jean Calvin et construit un bâtiment scolaire. La S.E.P. (Société d'Equitation de Paris) qui utilisait le manège depuis 1943, transféra au Bois de Boulogne sa cavalerie et son personnel, avec en tête son infatigable écuyer, Paul Poursin de Lonchamp. Elle s'installa dans des bâtiments, sur un terrain jadis concédé au Jardin d'Acclimatation par la Ville de Paris. Il y avait aussi une carrière utilisée une dizaine d'années plus tôt par les cavaliers allemands. Mais la S.E.P. dut partager les lieux avec la Section Hippique du Touring Club de France, co-concessionnaire. Cela ne se fit pas sans grincements mais, après cinquante ans, le vaste centre hippique, résultat de cette opération, apparaît comme un succès.

Bientôt, à la fin des années 1960, l'ensemble Paris intra muros-Neuilly était en passe de devenir un désert équestre. Ultime souvenir du passé, survécut jusqu'à la fin des années 1980, le petit manège Hovine de la rue d'Orléans, à Neuilly. Il avait été dirigé longtemps par Philippe de Montréal, dont la haute silhouette bottée et anachronique était bien connue des Neuilliens. C'était une sorte de « dernier des Mohicans », en fait le dernier représentant d'une espèce en voie

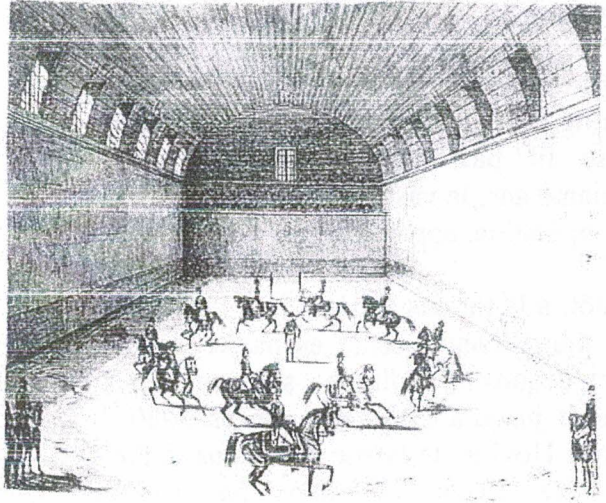
de disparition , le maître de manège. Il restait quand même à Boulogne un ou deux établissements miraculés.

A Paris, cependant, subsistaient des chevaux . Au quartier Monge, place Monge, et au quartier des Célestins, boulevard Henri IV, la Garde Républicaine alignait toujours plusieurs escadrons montés, le dernier règlement de la Cavalerie de 1876 y était toujours observé. L'Armée entretenait également des chevaux à l'Ecole Militaire où, à la fin du XVIIIème siècle, Jacques d'Auvergne avait réformé l'équitation militaire de l'Ancien Régime.



L' Ecole Militaire

Ainsi elle pouvait faire dispenser par ses écuyers à des militaires et à des civils privilégiés, adultes ou scolaires, un enseignement de qualité. Mais au lieu des beaux manèges d'antan, les nouveaux cavaliers devaient se contenter d'un hangar sans grâce, du début du XXème siècle, dont une partie transformée en garage par les allemands en 1940, abrite toujours en 2004 les voitures du Premier Ministre ! Pourtant ce bâtiment avait ses lettres de noblesse, on y avait vu, à cheval, d'illustres soldats et de grands écuyers. Le général Decarpentry (1878-1956) à la fin de sa vie aimait y monter. Tous saluaient en lui le cavalier français des années 1930 le plus respecté en France et à l'étranger. Son livre « L'Equitation Académique » est toujours réédité.



Manège de l'Ecole Militaire ouvert en 1786
Il existe toujours mais encombré
D'Auvergne y enseigna
Le plafond a la forme d'une carène

(Planche Aubert)

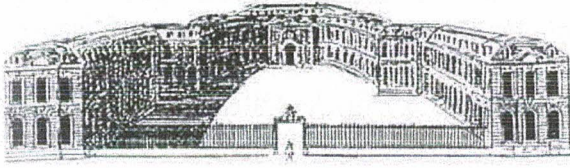
Cette présence équestre maintenue par les militaires, pour réconfortante qu'elle fût, n'arrangeait pas les affaires des cavaliers civils parisiens. Ils ne pouvaient quand même pas tous devenir gardes républicains ou élèves à l'Ecole de Guerre !

Au milieu de la décade 1960-1970, l'inquiétude grandissait chez les maîtres de manège et les responsables d'associations hippiques qui voyaient arriver le moment où il ne serait plus possible de monter à cheval ou simplement de garder des chevaux à Paris ou à Neuilly. A l'Etrier déjà, certains membres avaient fait émigrer leurs chevaux vers des lieux plus cléments : Saint-Germain en Laye, Maisons Laffitte... De plus, sur un autre plan, les temps avaient changé. Les exigences du monde moderne faisaient qu'il était de plus en plus difficile de rassembler régulièrement des cavaliers pour un travail collectif, la reprise, alors qu'il était plus facile de se préparer à l'obstacle, ce qui n'exigeait qu'un travail individuel. L'Etrier dut arrêter sa reprise de haute école et les fêtes au manège se raréfièrent. La dernière, inoubliable, les 19 et 20 mai 1965, ne fut possible qu'avec la participation de cercles amis, le Cercle Hippique de France et la Société d'Equitation de Paris. La Grande Reprise de l'Etrier s'y montra pour la dernière fois en public (voir programme, in fine).

Il était clair que l'Etrier était sur le déclin et que si les mesures indispensables n'étaient pas prises, il périrait. La première de ces mesures était d'avoir ses propres installations, écuries, manège, carrière permettant de fixer chevaux et propriétaires. Encore fallait-il que les nouvelles installations, si elles voyaient le jour, ne fussent pas implantées en des lieux pouvant être atteints par une fièvre immobilière désormais permanente. Pour amortir ces installations et assurer leur entretien, il serait aussi nécessaire d'élargir les activités et ne plus se contenter de celles pratiquées uniquement par des cavaliers propriétaires de leurs montures.

Un seul endroit apparaissait possible, le Bois de Boulogne, où la Ville de Paris avait déjà « concédé » des surfaces importantes à des fins hippiques : courses, polo, etc. L'Etrier y était aussi bénéficiaire de deux concessions : l'une Porte Dauphine avec son beau manège historique mais insuffisant, l'autre Porte de Madrid où le terrain concédé apparaissait susceptible de recevoir les installations désirées : manège

olympique, écuries, etc... Pour cela, point n'était besoin d'une concession mais il fallait obtenir les autorisations nécessaires pour les aménagements prévus et trouver les fonds. Ce fut difficile et long,



La Grande Ecurie à Versailles

les tractations avaient lieu en 1968, à un moment où les autorités concernées avaient d'autres soucis. Pour finir, les autorisations furent données, une subvention fut accordée et, en 1971, les nouvelles installations de Madrid furent inaugurées. Il faut savoir gré à l'équipe dirigeante d'alors d'avoir pu mener à bien une opération aussi compliquée qui allait permettre à l'Étrier de prendre un nouveau départ.

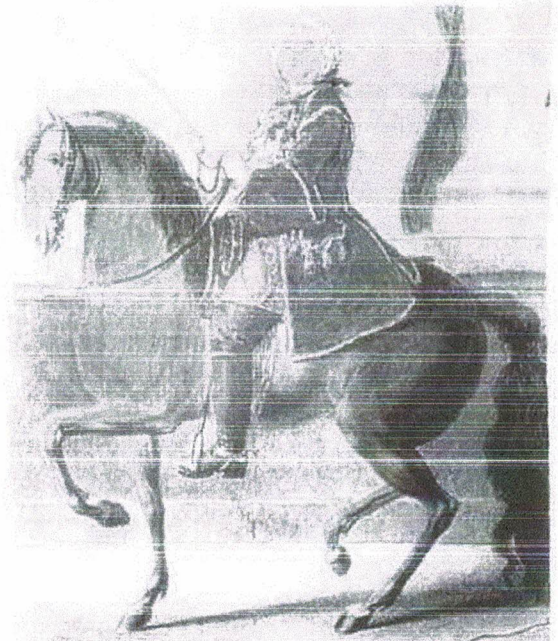
Mais si l'Étrier était sauvé, ce n'était pas le cas des deux autres grands cercles qui ne possédaient pas d'installations : la Société d'Équitation Saint Dominique et le C.H.F. (Cercle Hippique de France). Ceux-ci exerçaient leurs activités, reprises et compétitions, logeaient les chevaux de



Louis Cazeau de Nestier (1684-1754)
Ecuyer ordinaire à la Grande Ecurie
sur Le Florido Collec. Part.

leurs membres chez les uns et les autres. Saint Dominique avait pris ses habitudes à Neuilly, au Tattersall et chez Debut de Roseville. Le C.H.F. faisait travailler ses cavaliers partout : rue de Montevideo à Paris, rue Salomon Reinach à Boulogne, chez Debut de Roseville et au Cercle

Hippique de Chantilly. Comme d'autres, il organisait son concours annuel sur le terrain de Madrid. Saint Dominique réussit à se joindre au redéploiement de l'Étrier et le manège de la porte Dauphine lui fut affecté. Le C.H.F. disparut quelques années après. Il avait organisé des épreuves originales et avait fait beaucoup pour rappeler le passé équestre français. Le souvenir demeure de quelques unes de ses figures : André Monteilhet, Jacques du Peuty, fort connus dans les milieux hippiques.



François Robichon de la Guérinière (1688-1751)
Directeur du Manège des Tuileries Collec. Part.

Si l'année 1971 fut celle du nouveau départ de l'Étrier, elle marqua la fin d'une équitation parisienne qui n'avait que peu changé depuis les années 1920. C'était une équitation citadine, pratiquée dans des manèges poussiéreux, aux lumières blafardes et aux miroirs incertains. La clientèle était assidue, et fréquentait quelquefois à vie l'établissement choisi. Les instructeurs y jouaient le rôle principal. Chacun avait sa manière d'enseigner mais tous s'efforçaient de mener leurs élèves aux examens (on parlait alors de degrés). Ils orientaient les meilleurs vers le dressage ou l'obstacle. Le but inavoué de certains était que chaque cavalier finisse par ressembler à la célèbre gravure représentant Monsieur de Nestier, l'écuyer de Louis XV, qui depuis deux siècles, symbolisait l'art équestre français. Bien sûr, il y avait des coteries, chaque instructeur avait ses fidèles. Les reprises commençaient tôt et finissaient tard. Toujours, elles donnaient lieu à commentaires et discussions dans un bistrot voisin. Les cavaliers suffisamment capables participaient aux nombreux concours de la région parisienne. Dans les grandes occasions (par

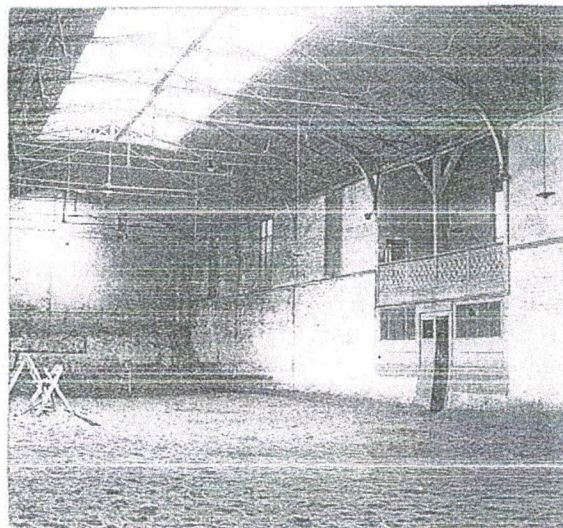
exemple le rassemblement organisé par la Ligue Régionale à Achères le 21 avril 1963), chaque association ou manège venait à cheval derrière son étendard ou son fanion, avec sa « tenue » : veste noire à boutons dorés et parements de couleur. Il y avait aussi des épingles pour les cravates, souvent de vrais bijoux. La joaillerie centenaire de la rue de la Paix, Mellerio dit Meller, en était le fabricant habituel. En dehors de la vie équestre, la vie sociale était importante grâce à des repas communs, des soirées dansantes, des fêtes au manège, etc... Inévitables étaient les histoires sentimentales entre cavaliers et cavalières, qui n'avaient pas peur de franchir les obstacles. De même, et c'est éternel, il arrivait à des cavalières enthousiastes de tomber amoureuses de leur professeur. Cette équitation intimiste a été décrite par François Nourissier dans son roman « En avant, calme et droit » dont l'action se déroule entre la Montagne Sainte Geneviève et Neuilly, avant, pendant et après la Seconde Guerre Mondiale. Un film « Manèges » d'Yves Allégret, avec Bernard Blier et Simone Signoret, sorti en 1949, se passe aussi dans ce milieu.



Achères, 21 Avril 1963
Rassemblement de la Ligue Régionale
Cavaliers et amazones « en tenue »

Dans le même temps que fermaient ces manèges, fermèrent, après tant d'autres, des maisons qui, depuis des lustres, équipaient les cavaliers parisiens : Tunmer, place Saint Augustin, vendeur d'accessoires divers – Schilz (fournisseur de Napoléon III), rue de la Chaussée d'Antin et Duprey, rue Troyon, selliers-harnacheurs, chez qui vous aviez le choix entre les habituels étriers à couteaux et les étriers à grille, plus « école » - Malefroid avenue de la Motte-Picquet, bottier –

Talon avenue Bosquet, tailleur, chez qui des artistes coupaient dans des tissus exceptionnels (drap d'Elbeuf, whipcord, serge serrée) redingotes, vestes et culottes sublimes. Survécurent mais en rejoignant d'autres griffes, les chapeliers Motsch, avenue Georges V et Gelot, rue du Faubourg Saint-Honoré, bons faiseurs de « coiffures » : cronstadt, tricornes, etc... Heureusement, à l'Ecole Militaire, l'Armée avait eu soin de garder un maître tailleur et un maître bottier, qui travaillaient volontiers pour les civils.

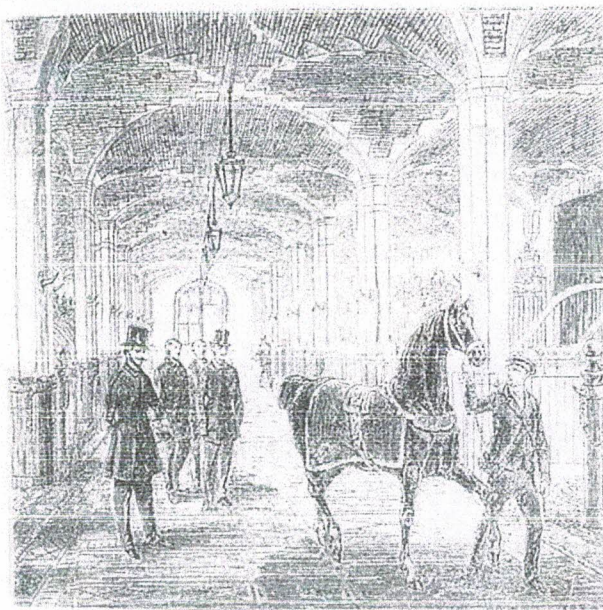


Le manège du Panthéon rue Lhomond
un des plus grands de Paris : 40 x 15
Il y avait aussi 40 boxes et stalles

De cette équitation parisienne fin d'époque, que reste-t-il ? Il y a d'abord dans le cœur des cavaliers le souvenir de leurs « maîtres ». En plus de ceux déjà nommés, il y eut Alfred Duchon, au manège du Panthéon, le commandant Hurel, successeur de Victor Laurent, rue de Montevideo, le commandant Raynaud, rue Salomon Reinach à Boulogne, le colonel Laffargue, successeur du Colonel Jousseau à Chantilly, Yves Bienaimé, aussi à Chantilly où plus tard, il installa dans les Grandes Ecuries un musée du cheval, Monsieur Mermet, dans une succursale de la S.E.P. à Saint-Germain-en-Laye, Monsieur Dassonville, rue Leroux, le capitaine de Carné au Touring Club, et beaucoup d'autres. A l'Ecole Militaire, ne sont pas oubliés les colonels Derode et de Préaudet, les lieutenants colonels Bergougnoux et Crouette, le capitaine de Beauregard, futur écuyer en chef à Saumur, ils avaient maintenu la vocation équestre du lieu, jadis avec la Grande Ecurie de Versailles, un des pôles de l'Équitation française.

Des traces demeurent aussi dans des bâtiments construits bien avant le XXème siècle. Les écuries restent souvent visibles dans beaucoup d'hôtels particuliers du XVIIIème siècle, d'immeubles

haussmanniens et du début de la Troisième République, dans les cours ou en sous-sol. Des manèges, il ne reste pas grand chose. Quelquefois, un nom : « le Manège », « l'Etrier » rappelle ce qui autrefois avait existé. Rue Duphot, une inscription « Manège Duphot » rappelle le manège des Duchon. Rue Chalgrin, est également très reconnaissable le rectangle où s'élevait le manège Pellier.

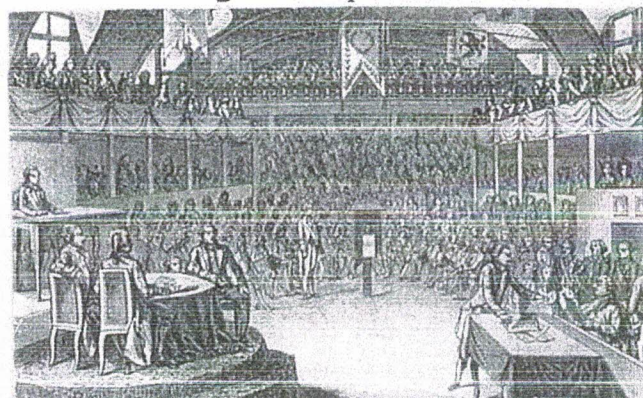


Les écuries de Napoléon III au Louvre
Le Manège est au dessus L'illustration

A la Garde Républicaine, il n'y a plus de chevaux au quartier Monge mais au quartier des Célestins, manège et écuries sont toujours utilisés. A l'Ecole Militaire, outre le bâtiment du XXème en service, il reste un manège Second Empire transformé en salle de conférence et un autre datant de 1786, encombré maintenant par des écuries et des bureaux. Au Musée du Louvre, le bâtiment construit par Napoléon III pour abriter les écuries et le manège de la Cour existe encore. Il fut fréquenté par Antoine d'Aure, devenu Directeur des Ecuries Impériales et Ecuyer de l'Empereur. Le manège est maintenant une salle d'exposition, magnifique avec ses murs et voûtes en brique et pierre. Encore plus ignorés, quai Branly, le manège et les écuries construites par Napoléon III, mais cette fois-ci pour sa Garde, servent maintenant, dans leur plus grande partie, de garage à la Présidence de la République, après avoir abrité les équipages. A proximité, sur la place du Carrousel ont eu lieu les « carrousels » où paraient à cheval les Grands du Royaume.

Enfin, même s'il ne reste rien des bâtiments,

plusieurs endroits chargés d'histoire sont signalés expressément. A l'angle de la rue de Castiglione et de la rue de Rivoli, une plaque posée sous les arcades par le C.H.F., indique la place du manège où François Robichon de La Guérinière enseignait « l'épaule en dedans ».



Le manège des Tuileries – Janvier 1793
Procès de Louis XVI

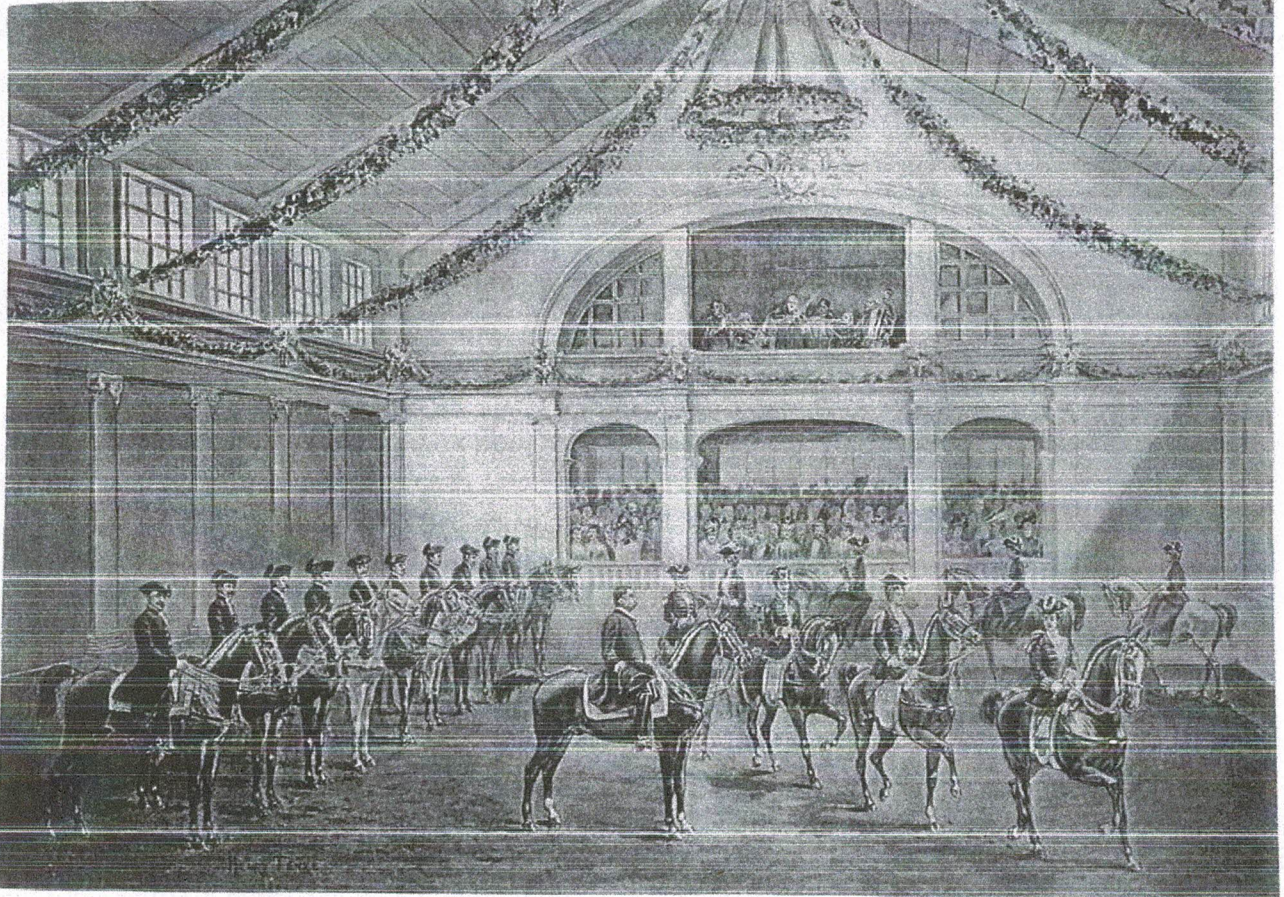
Un peu plus loin, place des Pyramides, là où se trouvait l'Académie du « grand-père de l'équitation française » Antoine de Pluvinel (1555-1620), le restaurant d'un hôtel s'appelle « le Pluvinel », à côté de la statue d'une grande cavalière française, Jeanne d'Arc... Sur les Champs-Élysées, au théâtre Marigny, une plaque également posée par le C.H.F. évoque la mémoire de François Baucher et l'existence du Cirque d'Été que seule la rue du Cirque rappelait auparavant. Quelques pas plus loin, près de l'avenue Matignon, un rond dans le sable marque précisément l'emplacement du bâtiment. Le frère du Cirque d'Été, le Cirque d'Hiver, est toujours là rue Amelot, dans le 11^{ème} arrondissement, non loin de l'immeuble où mourut Baucher.



Le bâtiment de la Présidence de la République quai Branly
Les écuries et le manège de la Garde de Napoléon III sont
à l'arrière BN

Mais pour l'équitation parisienne du XXème siècle dans son ensemble, c'est le manège de l'Etrier, porte Dauphine, qui en est le témoin le plus représentatif. Dans son cadre 1900 préservé, que de cavaliers la toque basse ou la main au képi, de cavalières saluant de la cravache se sont

présentés devant des tribunes compréhensives, que de spectacles raffinés et de compétitions réglées s'y sont déroulés, là où Monsieur de Cossé-Brissac et ses amis, en redingote noire et tricorne, avaient cadencé leurs chevaux, là où leurs successeurs apprennent à cadencer les leurs !



Manège « paré »
par Henry Tenré - 1900

Premier cavalier, tricorne bas, Maurice de Cossé-Brissac
Première amazone, comtesse de Cossé-Brissac

Remerciements à :

Sabine Duchon d'Engenières,
Claude Lejal, du Cercle Hippique de France
Paul Poursin de Lonchamp, écuyer professeur
à la Société d'Equitation de Paris
François Rimaud, cavalier à l'Ecole Militaire, qui
ont rassemblé leurs souvenirs et qui les ont
communiqués.

Bibliographie :

Paul Morand : Anthologie de la Littérature
Equestre – chez Olivier Perrin
André Monteilhet : Les Maîtres de l'Oeuvre
Equestre – chez Odège
Jacques Hillairet : Dictionnaire Historique des
Rues de Paris – chez Editions de Minuit
Ghislaine Bouchet : Le Cheval à Paris de 1850 à
1914 – chez Droz
Paul Poursin de Lonchamp : 2.500.000 Heures de
Reprises – chez Belin.